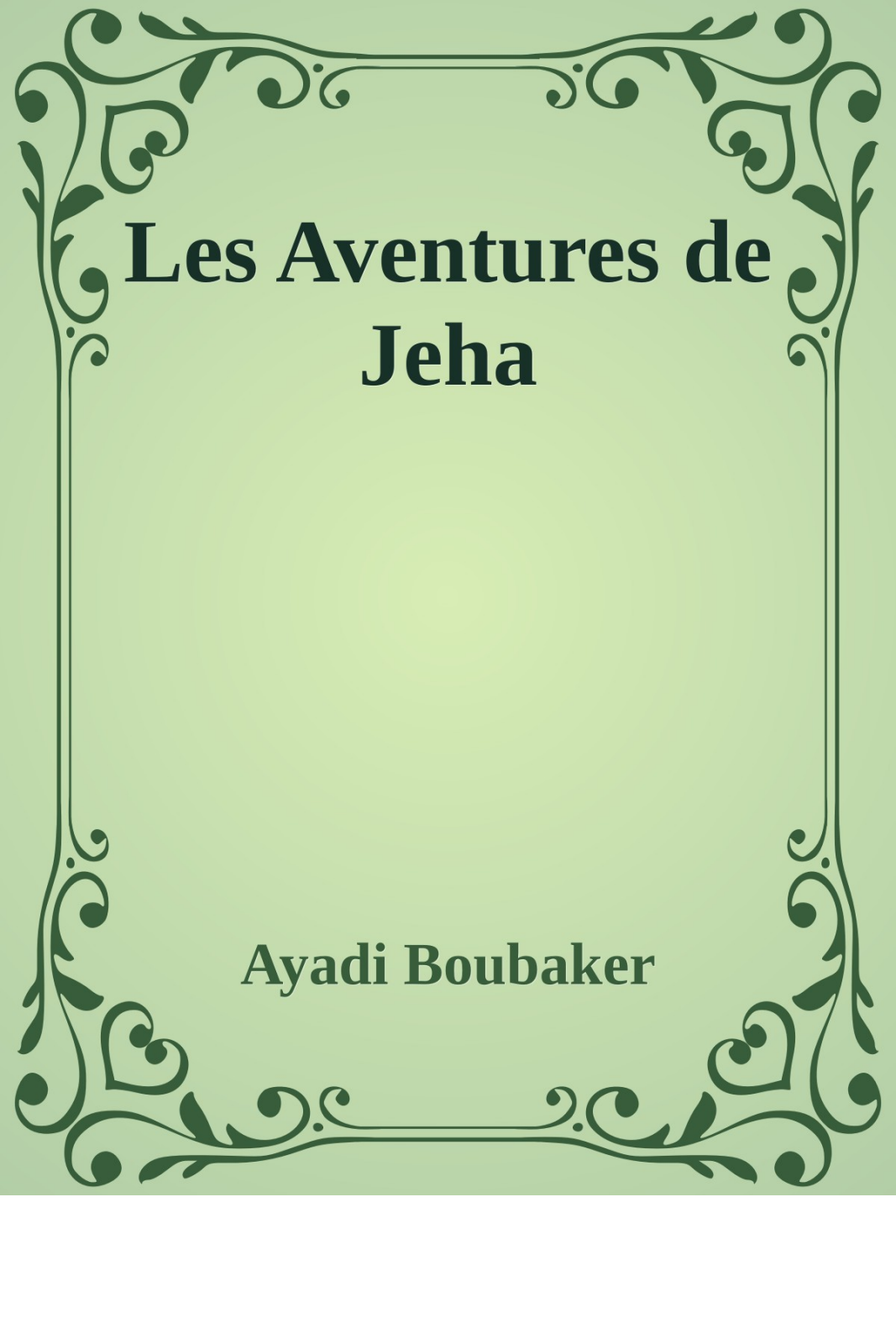


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Les Aventures de Jeha

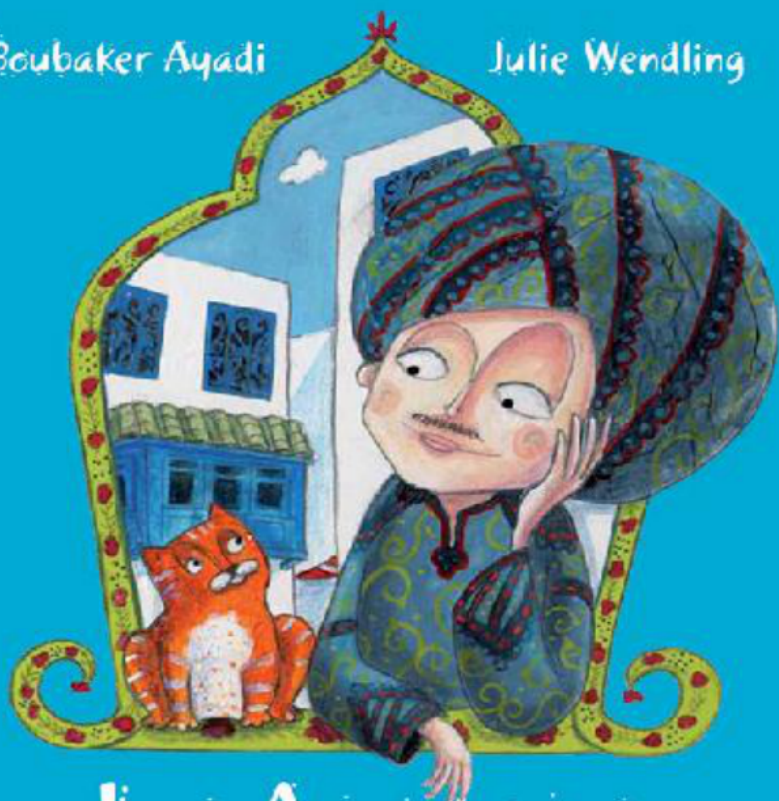
Ayadi Boubaker

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Boubaker Ayadi

Julie Wendling



Les Aventures de JEHA

Elies France

Boubaker Ayadi

Julie Wendling



Les Aventures de JEHA

Flies France

Les Aventures de Jeha

le malin aux mille ruses







Pour mon fils Mohamed-Akram
Boubaker Ayadi

A Laura, mes parents, ma sœur Claire et Mamama... Merci pour tout.
Julie Wendling

Introduction

Dans tout le bassin méditerranéen et même ailleurs, Jeha (de son vrai nom Aboul-Ghosn Doujaïn al-Fouzâri pour les arabes, et Nasreddine Khodja ou Hodja en Asie mineure) est le symbole du bon sens s'opposant au conformisme, aux préjugés et à toutes formes du pouvoir.



En effet, réputé dans les temps anciens comme étant un bonhomme sensé, aux propos toujours pertinents, déambulant sur son fameux âne gris Jahjouh, Jeha apparaît peu à peu comme un héros hors norme, tantôt malicieux, tantôt simplet, toujours facétieux.

Parmi tous les personnages marquants de la littérature traditionnelle arabe, il est le seul qui soit présent non seulement dans nos esprits en tant que personnage de conte, mais aussi dans la vie quotidienne de nos sociétés modernes, au point de le confondre avec un contemporain.

Aussi, n'est-on pas surpris de constater qu'en Tunisie, par exemple, certains contes montrent Jeha utilisant les moyens de transport modernes, allant au stade, au cinéma, à la plage, regardant la télé et la vidéo, et même naviguant sur la toile, voire marchant sur la lune.

Grâce à son sens de l'ironie, sa pertinence, son audace, mais aussi à sa bonhomie et sa naïveté feinte, Jeha nous fait rire, à travers ses aventures qui mettent en scène la société entière, toutes catégories confondues, et nous nous délectons de sa façon de tourner en dérision l'arrogance, la vanité et la bêtise aussi bien des puissants que celle des bien-pensants ou encore des petites gens ordinaires.

Face à un personnage aussi insaisissable qu'une coulée de mercure,

les gens se gardent bien de se frotter à lui, car il suffit d'un mot de travers, d'une moquerie ou d'une médisance, même proférés derrière son dos, pour provoquer chez lui une réaction, jamais violente, mais toujours empreinte de malice et de rouerie.

En voici quelques exemples...

L'homme qui voulait défier Jeha

Jeha était réputé pour son audace, sa présence d'esprit et surtout ses ruses qui avaient fait de lui une légende. Sa réputation se répandit dans tout le pays et même au-delà des frontières. Tout le monde s'accordait à dire qu'il n'existait pas sur terre plus malin que Jeha ; mais un jeune homme, originaire d'un pays voisin, n'était pas de cet avis. Sûr de lui, il se dit prêt à aller à la rencontre de ce fameux Jeha, pour lui prouver et prouver à tout le monde qu'il lui était bien supérieur dans le domaine des ruses et des malices.

Muni de quelques provisions de route, celui-ci marcha des mois et des mois, passant de village en village, ne s'arrêtant que pour poser la question qui le taraudait : « C'est ici que vit Jeha ? » Et toujours on lui répondait : « Non, c'est encore plus loin. » ; jusqu'à ce qu'il fût parvenu à une ville dont les habitants lui étaient tout à fait étrangers.

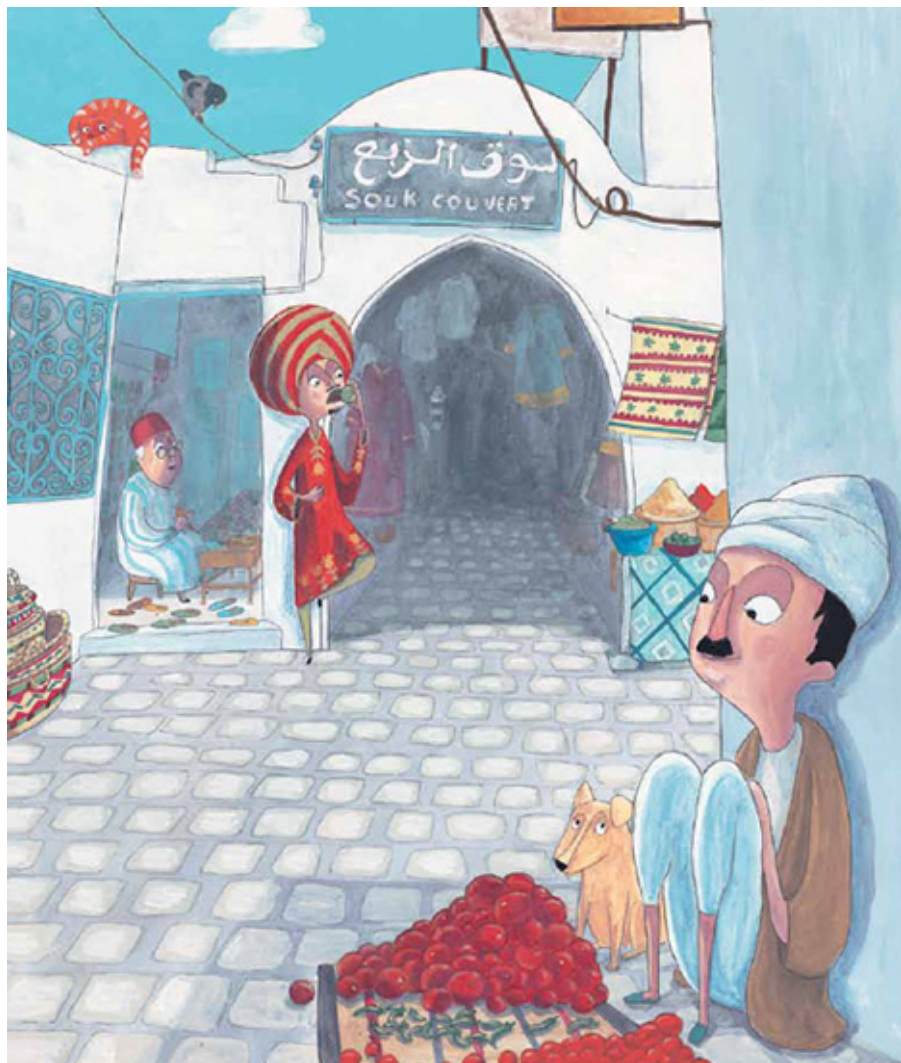
Après qu'il eut posé son habituelle question, il reçut enfin la réponse qu'il attendait.

– Oui, c'est bien ici, dans cette ville, que vit Jeha, lui affirma un passant.

– Où puis-je le trouver ?

– Prends le chemin du souk, dit le passant, il y aura bien quelqu'un pour t'indiquer où se trouve ton homme.

Il le remercia et reprit sa marche. Au détour d'une ruelle, il rencontra un homme coiffé d'un large turban qui descendait jusqu'aux oreilles, adossé contre un mur. Le nez crochu, la barbichette pointue, le regard pétillant de malice, ce dernier semblait sortir d'un conte des *Mille et une nuits*.



- Sais-tu où je peux trouver Jeha ?
- Qu'est-ce que tu lui veux ? demanda l'homme à la barbichette.
- Lui lancer un défi.
- Un défi ?
- Oui.
- Dans quel but ?
- On prétend qu'il est l'homme le plus malin sur terre, expliqua le jeune homme. Et moi, je suis d'un avis contraire.
- Explique-toi.
- Voilà. Je suis venu de très loin pour prouver à ce Jeha que je suis plus malin que lui.
- Je connais bien Jeha, reconnut l'homme à la barbichette en s'appuyant de plus en plus contre le mur, et je sais où il se trouve en

ce moment.

– C'est vrai ! s'écria le jeune homme, le visage soudain éclairé. Pourrais-tu me mener à lui ?

– J'aimerais bien te rendre service, mais il m'est impossible de quitter ce lieu.

– Pourquoi ? demanda le jeune homme, un peu déçu.

L'homme à la barbichette poussa davantage son dos contre le mur, comme s'il voulait le faire reculer.

– Ne vois-tu pas que je suis occupé à soutenir ce mur ? dit-il. Si je le lâche, ne serait-ce qu'un instant, il risque de s'écrouler.

– Que faire alors ?

– Hum ! fit l'autre. Ecoute, j'ai une idée. Pourrais-tu me remplacer un moment, le temps d'aller chercher Jeha et te le ramener ici-même ? Ainsi, tu auras le loisir de te mesurer à lui autant qu'il te plaira.

– Excellente idée, approuva le jeune homme.

Et avant de s'éloigner, l'homme à la barbichette le mit en garde :

– Fais attention. Ne lâche pas ce mur pour quelque motif que ce soit.

– Ne t'inquiète pas, dit le jeune homme, rassurant. Tu peux compter sur moi.

Et à peine l'homme à la barbichette eut-il disparu, que le jeune homme s'employa de toutes ses forces à repousser le mur, comme s'il allait s'écrouler d'un instant à l'autre. Intrigué, un badaud s'arrêta devant lui, puis un autre et un autre... Et bientôt une foule de gens se forma devant lui pour assister, médusée, à ce spectacle étrange.

– Hé ! Que fais-tu ? lui lança un vieillard.

– Eloignez-vous ! cria le jeune homme, tout en sueur. Ce mur risque de s'effondrer.

– Ce mur ne présente aucun risque, dit le vieillard en s'avancant de quelques pas. Regarde. Il n'est pas fissuré ni lézardé. Et même si c'est le cas, il ne me semble pas que ce soit la meilleure manière d'empêcher son effondrement. Allez, lâche prise ! Il n'y a rien à craindre.

Le jeune étranger obtempéra, et quelle ne fut sa surprise quand il vit que le mur n'avait pas bougé d'un cheveu.

– Pourtant l'homme qui était là, avant moi, affirmait le contraire, avoua-t-il, l'air crédule. Il disait soutenir ce mur pour l'empêcher de s'effondrer. D'ailleurs, c'est lui qui m'a confié cette tâche, le temps d'aller chercher Jeha.

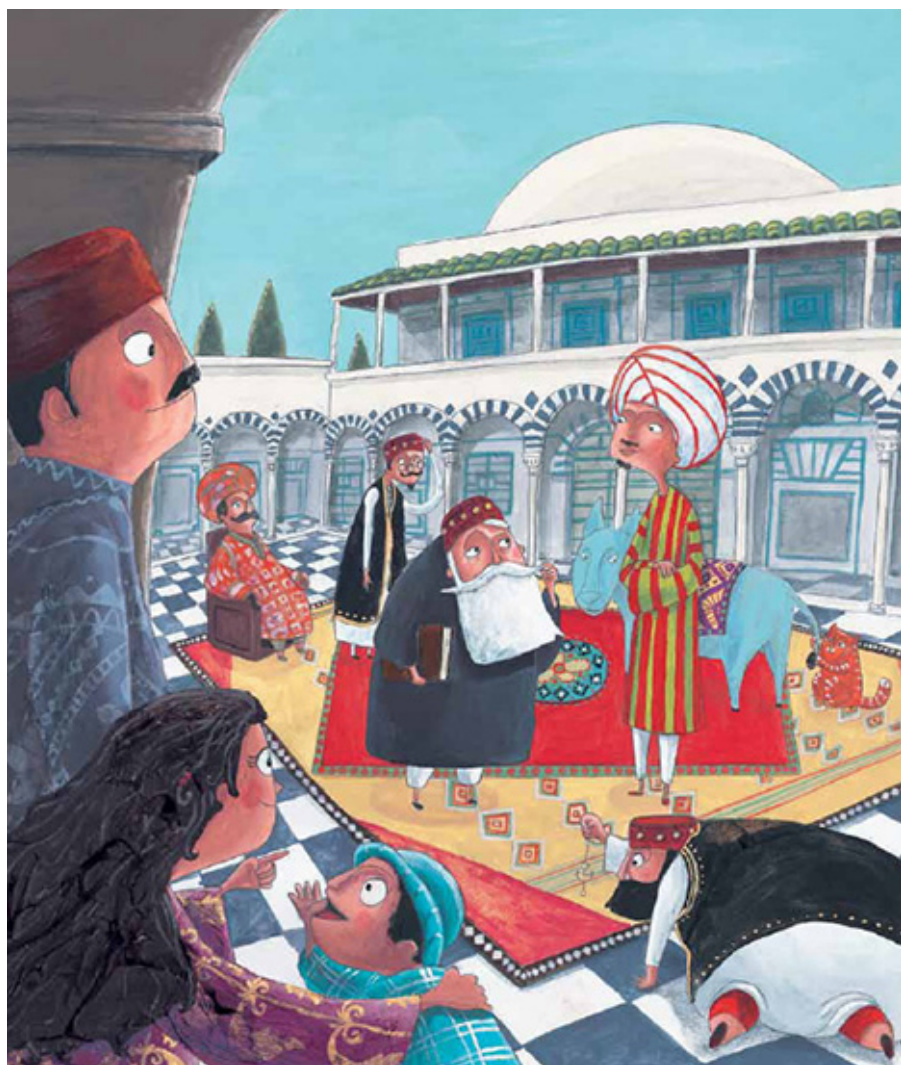
Et il leur raconta son histoire depuis le début. A peine eut-il terminé, qu'ils éclatèrent de rire.

– Pourquoi riez-vous ? demanda-t-il, offusqué.

– Parce que l'homme qui t'a confié cette tâche, comme tu dis, ne

peut être que Jeha, expliqua le vieillard. Lui seul est capable d'une telle ruse. Et comme tu peux le constater, jeune homme, il t'a tourné en dérision du premier coup.

S'avouant vaincu, l'étranger rebroussa chemin, la mine déconfite.



Jeha et les trois savants

Personne ne pouvait se mesurer à Jeha sans laisser des plumes. Même les esprits les plus éclairés se sentaient déroutés par ses répliques cinglantes. L'histoire des trois savants en est l'exemple le plus édifiant.

Ayant entendu dire que Jeha avait réponse à tout, ces derniers, convaincus d'être les seuls à connaître les vérités de ce monde, estimèrent que Jeha ne méritait pas cette réputation. Ils décidèrent donc de prouver qu'il n'était qu'un simple charlatan. Un beau matin, ils s'adressèrent au gouverneur et lui exprimèrent le souhait de rencontrer Jeha pour le mettre à l'épreuve.

Le gouverneur leur fit bon accueil et envoya un messenger pour convoquer Jeha. Nullement impressionné, notre homme accepta la convocation et arriva le jour même au palais du gouverneur, accompagné de son inséparable Jahjouh. Lui aussi fut bien reçu. Devant une assemblée où se mêlaient dignitaires et petites gens, le premier savant s'avança vers Jeha et lui dit :

– Dites-moi où se trouve le centre de la terre.

Sans hésiter, Jeha montra du doigt la trace laissée par le sabot de son âne.

– Le centre de la terre est là, dit-il, à l'endroit où mon âne a posé son sabot.

– En êtes-vous sûr ? demanda le savant.

– Absolument ! affirma Jeha. Vous n'avez qu'à le vérifier vous-même. S'il s'avère que vos calculs montrent que le centre de la terre est éloigné de cet endroit, ne serait-ce que d'un pouce, je reconnaitrai mon erreur et j'avouerai que vous êtes plus grand savant que moi.

Le savant en resta bouche bée.

Prenant la relève, le deuxième savant tenta une question plus difficile.

– Pourriez-vous me dire combien y a-t-il d'étoiles dans le ciel ?

– Il y a autant d'étoiles dans le ciel que de poils sur la peau de mon âne, répondit Jeha.

– En êtes-vous sûr ?

– Absolument, assura Jeha. Vous n'avez qu'à compter les étoiles dans le ciel et comparer leur nombre avec celui des poils sur la peau de mon âne. S'il s'avère qu'il y a une différence, ne serait-ce que d'un poil, je reconnaitrai mon erreur et j'avouerai que vous êtes plus grand

savant que moi.

Dérouté, il céda la place au troisième savant. Celui-ci réfléchit longuement en caressant sa barbe fournie, avant de dire :

– Si vous répondez à ma question vous serez considéré comme le plus grand savant de tous les temps.

– Je vous écoute, fit Jeha, d'une voix assurée.

– Puisque vous savez où se trouve le centre de la terre et le nombre des étoiles, pourriez-vous me dire quel est le nombre exact des poils de ma barbe.

– Il n'y a pas plus facile que ça, fit Jeha.

– Comment cela ? fit le savant, étonné.

– Le nombre des poils de votre barbe est égal au nombre de mes cheveux.

– En êtes-vous sûr ?

– Certain, affirma Jeha. Vous n'avez qu'à le vérifier vous-même. Et s'il s'avère qu'il y a une différence, ne serait-ce que d'un cheveu, je reconnaitrai mon erreur et j'avouerai que vous êtes plus grand savant que moi.

Dépité, le troisième savant s'avoua vaincu à son tour, et aussitôt les gens éclatèrent de rires, en montrant du doigt les trois étrangers. Non seulement Jeha leur avait cloué le bec, il s'était aussi moqué d'eux ; car, comme tout le monde le savait, Jeha avait le crâne chauve. Et n'eut été son large turban qui lui descendait jusqu'aux oreilles, ces illustres savants l'auraient compris.

Jeha reçut des mains du gouverneur une belle tenue et fut invité à un banquet pour fêter sa victoire.

Jeha et la fin du monde

A l'approche de la fête du mouton, Jeha enfourcha son âne et se mit à parcourir la campagne, pour acheter un agneau à moindre coût. Après une tournée qui dura toute la matinée, il vint à passer devant une ferme où quatre frères se disputaient.

– Jeha ! fit l'aîné. C'est le ciel qui t'envoie.

– En quoi puis-je vous être utile, jeunes gens ?

– Voilà un mois que notre père est mort en nous laissant quinze moutons en héritage. Depuis, nous n'arrivons pas à les répartir entre nous de quelque manière que se soit. Peux-tu le faire pour nous ?

– J'ai deux conditions, répondit Jeha. Si vous les acceptez, je pourrai résoudre ce problème tout de suite.

– Quelles sont ces conditions ? demanda le frère aîné.

– Premièrement, la répartition que je ferai est irrévocable ; personne n'aura le droit de la contester. Etes-vous d'accord ?

– Oui, firent-ils ensemble, en hochant la tête.

– Deuxièmement, ajouta Jeha, sur les quinze moutons à répartir, j'en prélèverai un par avance, pour services rendus. Qu'en dites-vous ?

Confus, les quatre frères se concertèrent un long moment, puis, se sentant incapables de faire le partage eux-mêmes, acceptèrent les conditions de Jeha.

Pour commencer, celui-ci se saisit du mouton le plus dodu, le ligota et le mit sur le dos de son âne, puis, se tournant vers les frères crédules, il leur demanda :

– Quelle répartition préférez-vous ? Celle de Dieu ou celle des hommes ?

– Euh... firent-ils, hésitants. Disons celle de Dieu.

Aussitôt, Jeha entreprit de répartir entre eux les quatorze moutons restants de la manière suivante : sept moutons pour le grand frère, cinq pour le deuxième, deux pour le troisième et rien pour le plus jeune.

L'aîné en fut fort satisfait, son cadet un peu moins, les deux autres, pas du tout.

– C'est quoi ce partage ! s'exclamèrent ces derniers, abasourdis. Il est inéquitable.

– C'est la manière divine, rétorqua Jeha. Dieu donne beaucoup à certains, peu à quelques-uns et rien à d'autres. Si vous aviez choisi la

manière des hommes, la répartition aurait été plus équitable.

Et il rebroussa chemin, les laissant plus déchirés qu'avant.

Parvenu au détour d'un buisson bordant la rivière, trois brigands lui coupèrent la route.

– Halte ! firent-ils. Où vas-tu comme ça ?

– Je rentre chez moi.

– Qu'est-ce que tu portes avec toi ? demanda leur chef. Un mouton ?

– Oui. C'est le mouton que je dois égorger pour fêter l'Aïd.

– Mais il n'y aura pas d'Aïd, lâcha le chef des brigands, ni cette année ni les années suivantes.

– Pourquoi ? s'étonna Jeha.

– Tu n'es pas au courant ? fit l'autre d'un air faussement étonné. Demain ce sera la fin du monde.

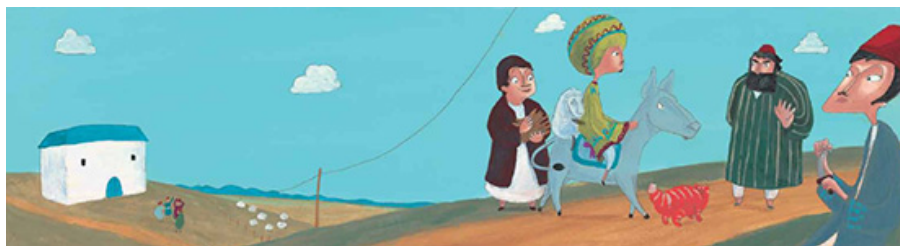
– La fin du monde ! s'exclama Jeha. Comment le sais-tu ?

– Tout le monde en parle. Demain, c'est évident, tout ce qui existe sur terre va disparaître, les hommes, les villes, les animaux, les forêts...

– Eh bien ! Attendons demain pour voir, rétorqua Jeha, tentant une dérobade.

– A mon avis, proposa le brigand, il vaut mieux égorger ce mouton aujourd'hui, car demain, il sera trop tard.

– Oui, oui ! renchérirent ses compères. Mieux vaut l'égorger aujourd'hui et partir dans l'au-delà le ventre plein que de le laisser périr bêtement.



Aussitôt, le chef des brigands sortit un couteau et égorgea le mouton, devant le regard impuissant de Jeha. Et alors que le deuxième l'aidait à dépecer l'animal et à le vider, le troisième larron se chargea de ramasser du bois sec pour allumer un feu. Lorsque le brasier fut prêt, Jeha s'assit à leur côté et se proposa de rôti le mouton. Et bientôt des volutes s'élevèrent au ciel et une odeur savoureuse se répandit dans les parages.

– Qui aurait parié que la fin du monde arrive si tôt ! se lamenta Jeha.

– Tout a une fin, acquiesça le chef des brigands, faisant mine de le consoler. C'est la volonté de Dieu.

– Loué et glorifié soit-il, fit Jeha. Si je n'étais pas occupé à rôtir ce mouton, j'irai faire une dernière baignade à la rivière. Ainsi, je pourrai me présenter devant lui tout propre.

– C'est une idée formidable ! approuva le chef des brigands. Nous allons faire une baignade pendant que tu rôtis la viande.

Il enleva ses vêtements et les deux autres en firent de même, et tous les trois se jetèrent dans la rivière. Et alors qu'ils barbotaient dans l'eau, insouciant, Jeha emporta leurs habits entassés sur la berge et les jeta dans le feu, qui s'embrasa aussitôt. Puis, il sauta sur le dos de son âne, se tenant prêt à partir.

Attirés par la fumée et l'odeur désagréable des tissus brûlés, les trois hommes sortirent de la rivière à la hâte et découvrirent que leurs vêtements avaient disparu.

– Où sont nos habits ? s'écrièrent-ils, affolés. Qu'en as-tu fait ?

– Ils sont là, en train de brûler dans le feu, répondit calmement Jeha, qui s'était déjà éloigné.

– Pourquoi as-tu fait ça ? hurla le chef.

– Je me suis dit que, pour la fin du monde qui s'annonce, vous n'en aurez plus jamais besoin.



Jeha et le marchand de porcelaine

Un jour que Jeha se prélassait aux côtés de son âne à l'ombre d'un palmier, un marchand lui demanda s'il pouvait transporter une caisse contenant des assiettes en porcelaine.

Jeha accepta et le suivit jusqu'à sa boutique, où il chargea la caisse sur le dos de son âne.

– Puis-je savoir combien tu vas me payer ? demanda Jeha en faisant quelques pas.

– Tu le sauras quand tu auras fini le travail, répondit le marchand.

– J'aurais bien aimé le savoir dès maintenant, dit Jeha. Cela m'aurait encouragé.

– Pour t'encourager, je te livrerai trois secrets, en cours de route.

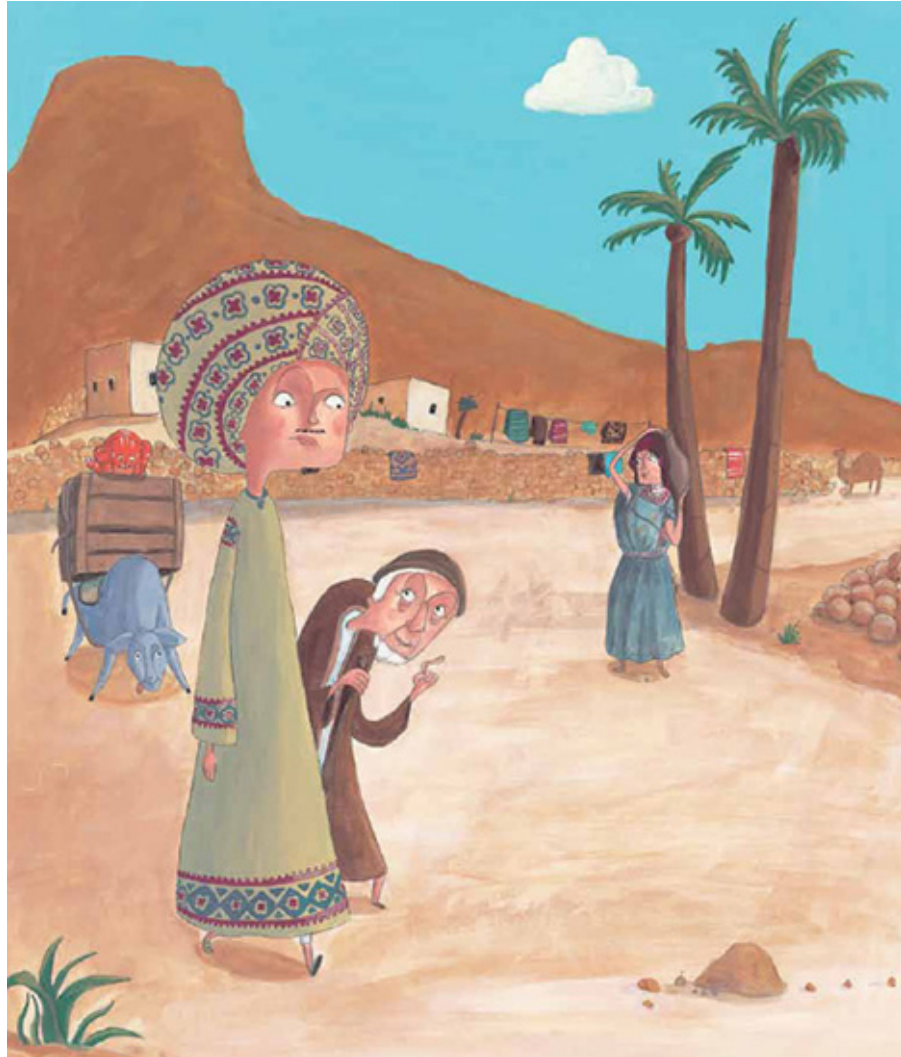
Au bout d'un quart d'heure, Jeha demanda au marchand de lui dévoiler le premier secret, plus par curiosité que par autre chose.

– D'accord, dit ce dernier. Si quelqu'un te dit que la poule a été créée avant le coq, ne le crois pas.

Jeha trouva le secret insignifiant, mais continua son chemin sans souffler mot. Un quart d'heure plus tard, il demanda au marchand de lui révéler le deuxième secret.

– D'accord, dit celui-ci. Si quelqu'un te dit que la lune est plus grande que le soleil, ne le crois pas.

Jeha ne put cacher un sourire sournois.



Il commença à douter de l'esprit de cet homme, mais garda le silence. Quelque temps après, comme il demeurait silencieux, le marchand lui dit :

– Tu ne veux pas connaître le troisième secret ? On est presque arrivé.

– Non, fit Jeha.

– Pourtant, c'est le plus important.

– Garde-le pour une autre course.

– Je vais te le divulguer quand même, et tu m'en diras ce que tu en penses. Voilà. Si quelqu'un te dit que je tiens toujours mes promesses, surtout ne le crois pas.

A ces mots, Jeha s'arrêta et lui fit face, les yeux emplis de colère.

– En échange de tes trois secrets, homme prétentieux, je vais, à

mon tour, t'en révéler trois : le premier, si quelqu'un te dit que tu es intelligent, ne le crois pas ; le deuxième, si quelqu'un te dit que Jeha se laisse faire sans réagir, ne le crois pas ; le troisième, et c'est le plus important, si quelqu'un te dit que tes assiettes sont arrivées toutes cassées, surtout crois-le.

Et il jeta la caisse par terre, réduisant les assiettes de porcelaine en tessons, sous le regard effaré du marchand.



Jeha et l'aide-menuisier

Un jour qu'il rentrait chez lui, déambulant sur un chemin caillouteux en compagnie de son âne, Jeha vint à passer devant un homme perché sur un arbre aux abords de la ville, en train de couper une branche à l'aide d'une scie.

Jeha connaissait cet homme et l'homme le connaissait, mais tous les deux ne se parlaient plus à cause d'une vieille querelle.

Jeha avait remarqué que l'homme courait un danger, mais préféra passer son chemin sans mot dire.

Parvenu à l'entrée de la ville, un homme l'appela. C'était le menuisier du quartier où habitait Jeha.

– As-tu vu mon assistant ?

– Cours lui porter secours, lui dit Jeha en pointant le doigt derrière lui. Il est mal au point.

– Que lui est-il arrivé ? demanda le menuisier, inquiet.

– Il est tombé du haut d'un arbre, répondit Jeha.

– Homme sans cœur ! s'indigna le menuisier. Pourquoi ne l'as-tu pas secouru ?

– Parce qu'il n'avait rien quand je l'ai croisé.

– Et comment sais-tu alors qu'il lui est arrivé malheur ? s'étonna le menuisier. Tu es devenu voyant ?

– Pas le moins du monde, se défendit Jeha. J'ai tout simplement remarqué qu'il sciait la branche sur laquelle il était assis. Et l'accident dans ce cas est inévitable.



Jeha et le bédouin

Un jour, un bédouin illettré vint voir Jeha et le pria de lui lire une lettre qu'il avait reçue.

La lettre entre les mains, Jeha commença à la parcourir des yeux, sans parvenir à la déchiffrer.

– Alors ? fit le bédouin, après un moment. De quoi s'agit-il ?

– Je ne sais trop te dire, s'excusa Jeha. En fait, cette lettre est illisible.

– Comment ça ?

– On ne dirait pas une écriture humaine, expliqua Jeha, mais plutôt des traces laissées par une mouche ressortie d'un encrier.

– Dois-je comprendre que tu es incapable de la lire ? demanda le bédouin, déçu.

– En effet, reconnut Jeha.

– Honte à toi ! fit le bédouin, amer. Tu ne mérites pas le turban de sagesse que tu portes.

A ces mots, le sang de Jeha ne fit qu'un tour. Il arracha le turban du bédouin, enleva le sien et le lui déposa brutalement sur la tête, en disant :

– C'est toi qui portes le turban maintenant. Voyons un peu si tu peux lire cette lettre.

Le bédouin demeura interdit.





Jeha et la lampe à huile

Ce jour-là, il faisait très froid. Jeha était dans un café en compagnie de quelques amis qui parlaient sans arrêt, au sujet d'un garde qui désertait son poste à cause du froid qui sévissait. Jugeant leur discussion dénuée d'intérêt, il ne leur prêtait pas attention.

Aussi, lorsque l'un d'entre eux conclut que personne ne pouvait rester dehors toute la nuit sans aucun feu pour se réchauffer, il l'entendit vaguement.

– Personne ne pourra tenir, même pas notre ami Jeha, ajouta un autre pour taquiner notre homme.

– Si, je peux, contesta ce dernier sans savoir exactement de quoi il s'agissait.

– Tu peux rester toute une nuit dehors sans te réchauffer ? Eh bien, on fait le pari.

Pris au piège, Jeha ne put revenir sur sa parole sans se discréditer. Il accepta donc le pari. Il devrait les inviter à un bon couscous au mouton s'il perdait. Quant à eux, ils s'engageraient à le nourrir à leurs frais durant tout le mois s'il gagnait.

A la nuit tombée, et alors que ses amis, bien au chaud, dormaient tranquillement, Jeha affrontait, debout, dans une rue entièrement vide, le froid glacial.

Il luttait contre le sommeil et l'engourdissement en se frottant les membres sans cesse, lorsqu'il aperçut soudain une lumière provenant d'une maison en face. C'était la lumière vacillante d'une lampe à huile. Il passa la nuit à la fixer du regard pour ne pas sombrer dans le sommeil.

Au lever du jour, ses amis vinrent lui apporter un bol de lait chaud pour le réchauffer et saluèrent tous son exploit.

– Comment as-tu pu tenir toute la nuit ? fit l'un d'eux, plein d'admiration.

– Ça a été vraiment dur, avoua Jeha, mais la lumière d'une lampe à huile m'a beaucoup aidé à ne pas m'endormir.

– Quoi ! s'exclama l'autre. Tu as bien dit une lampe à huile ?

– Oui, bredouilla Jeha, étonné. Qu'y a-t-il d'étrange ?

– Une lampe à huile allumée produit une flamme, et la flamme produit de la chaleur. Tu as donc triché.

– Comment ça ? fit Jeha, consterné.

– Tu t’es réchauffé grâce à la flamme de cette lampe à huile. Voilà pourquoi tu as résisté au froid et à la somnolence.

– Tu as perdu ton pari, fit le deuxième.

– Tu dois donc nous préparer un bon couscous au mouton, ajouta un autre.

– D’accord, concéda Jeha. Quand est-ce que vous comptez venir chez moi ?

– Eh bien, ce soir, dirent-ils en chœur.

A l’heure du dîner, ils arrivèrent ensemble et demandèrent à Jeha de leur servir le repas.

– Prenez place, fit Jeha accueillant. Cela ne saurait tarder.

Ils prirent place autour d’une table basse dans la pièce destinée aux invités. Assis en tailleur sur une natte, ils se mirent à discuter des choses et d’autres. Puis, l’attente devenant longue à leurs yeux, ils demandèrent à Jeha quand ils allaient être servis.

– Patience, dit-il. Cela ne va pas tarder.

Ils attendirent encore, puis, rongés par la faim, ils lui demandèrent si le couscous était enfin prêt.

– Désolé de vous faire attendre, répondit-il de la cuisine, le dîner n’est pas encore prêt.

Las d’attendre sans voir de couscous ni sentir d’arôme particulier, ils commencèrent à s’inquiéter.



– Jeha ! appela l'un d'eux. On pourra peut-être te donner un coup de main.

– Si vous voulez.

Ils se levèrent tous et se dirigèrent vers la cuisine, où une scène incroyable les frappa de stupeur.

Au beau milieu de la cuisine, Jeha se tenait sur la pointe des pieds, remuant le contenu d'une marmite suspendue par des fils de fer jusqu'au plafond, et sous la marmite, à une distance de presque un mètre, une lampe à huile allumée gisait sur un tabouret.

– Qu'est-ce que tu mijotes ?

– La sauce du couscous, bien sûr, dit-il.

– Mais elle est encore froide, ta sauce ! s'exclamèrent-ils, désabusés.

– Ça ne devrait pas tarder à bouillir, expliqua-t-il avec ironie. Une lampe à huile donne tellement de chaleur, même à distance, souvenez-vous.

Jeha et le marchand ambulant

Pour faire face aux dépenses du mois de ramadan, Jeha avait vendu à crédit – une fois n'est pas coutume – des tasses en terre cuite à un marchand ambulant, qui ne s'était jamais décidé à le payer. Chaque fois que Jeha lui réclamait son argent, l'homme trouvait toujours une excuse pour reporter le paiement.

Un jour, alors que ce dernier parcourait les rues, poussant sa carriole et criant à tue-tête pour attirer des acheteurs, Jeha l'arrêta et exigea d'être payé de suite.

– Ecoute, dit le marchand. Hier, j'ai semé des graines d'épines le long des murs de cette rue qui mène au marché au bétail.

– Et alors ? fit Jeha, déconcerté.

– Bientôt les graines germeront puis fleuriront et, à la fin du printemps, donneront beaucoup d'épines.

– C'est quoi ce délire ? protesta Jeha. Je te parle de l'argent que tu me dois et tu...

– Attends, l'interrompit le marchand. Tu vas comprendre. Tu sais que de nombreux troupeaux de moutons empruntent cette rue.

– Oui, et alors ?

– Lors de leur passage, les épines vont certainement accrocher un peu de leur laine. A ce moment-là, je collecterai cette laine que je donnerai à ma femme qui la cardera et la filera. Je te laisse deviner la suite.

– Je ne vois pas.

– Elle est pourtant facile à deviner, dit le marchand, un large sourire sur les lèvres. Je vendrai le fil et je te rembourserai. Donne-moi un délai de trois mois seulement, et tout sera réglé.

A ces mots, Jeha comprit que le marchand n'avait aucune envie de le payer.

– Laisse-moi te dire ceci : en continuant tout droit, tu trouveras trois quartiers. Tu traverseras le premier, tu traverseras le deuxième et tu t'arrêteras au troisième. Ce quartier se compose de trois rues. Tu dépasseras la première, tu dépasseras la deuxième et tu emprunteras la troisième. Dans cette rue se dressent trois maisons. Tu n'entreras pas dans la première, tu n'entreras pas dans la deuxième, tu entreras dans la troisième. Cette maison comporte trois chambres. Tu ne t'introduiras pas dans la première, tu ne t'introduiras pas dans la deuxième, tu t'introduiras dans la troisième. Cette chambre contient

trois armoires. Tu n'ouvriras pas la première, tu n'ouvriras pas la deuxième, tu ouvriras la troisième. Cette armoire contient trois tiroirs. Tu ne tireras pas le premier, tu ne tireras pas le deuxième, tu tireras le troisième. Ce tiroir abrite trois livres. Tu ne toucheras pas au premier, tu ne toucheras pas au deuxième, tu prendras le troisième. Ce livre est le Coran. Tu me le ramèneras afin que je te jure sur le Livre saint que si jamais tu ne me payes pas tout de suite, je ferai courir le bruit que tu ne fais pas le ramadan. Je te laisse deviner le châtiment prévu par la charia à l'encontre de celui qui délaisse le jeûne.

Terrifié, le marchand céda et le paya sur-le-champ.



Jeha et le dindon qui pense

Un jour, Jeha se rendit au marché aux oiseaux. Il aperçut un oiselier qui vendait un perroquet au plumage multicolore dont il vantait les dons.

– Approchez ! Approchez ! criait-il. Admirez ce beau perroquet, qui sait parler aussi bien qu'un être humain et répéter tout ce qu'on lui dit. Ce bel oiseau est à vous pour la modique somme de cent rials.

Bientôt une foule de gens se forma autour de l'oiselier pour admirer cet oiseau exotique et l'écouter répéter mot à mot les paroles de son maître.

– Il est magnifique, n'est-ce pas ? constata fièrement l'oiselier.

– Oui, mais, vu son prix tu risques fort de ne pas trouver d'acheteur.

– Détrompe-toi, fit l'oiselier. Celui qui connaît sa valeur, y mettra le prix.

En effet, un homme aisé en paya le prix et l'emporta sous le regard médusé de Jeha. « Un oiseau pour cent rials ! se dit-il. Qui l'aurait cru ? »

Rentré chez lui, il se mit à imaginer l'argent qu'il gagnerait s'il vendait des oiseaux pareils. Et aussitôt une idée lui vint à l'esprit. Il alla chercher un dindon à la basse-cour et lui bariola le plumage et le bec.

Le lendemain, il l'exposa au marché et le mit à la vente au prix de deux cents rials. Etonnés, les gens lui firent comprendre que ce prix était excessivement cher pour un dindon.

– Pourquoi ? contesta Jeha. On a bien payé la moitié de cette somme pour un oiseau qui ne fait pas le poids devant mon dindon.

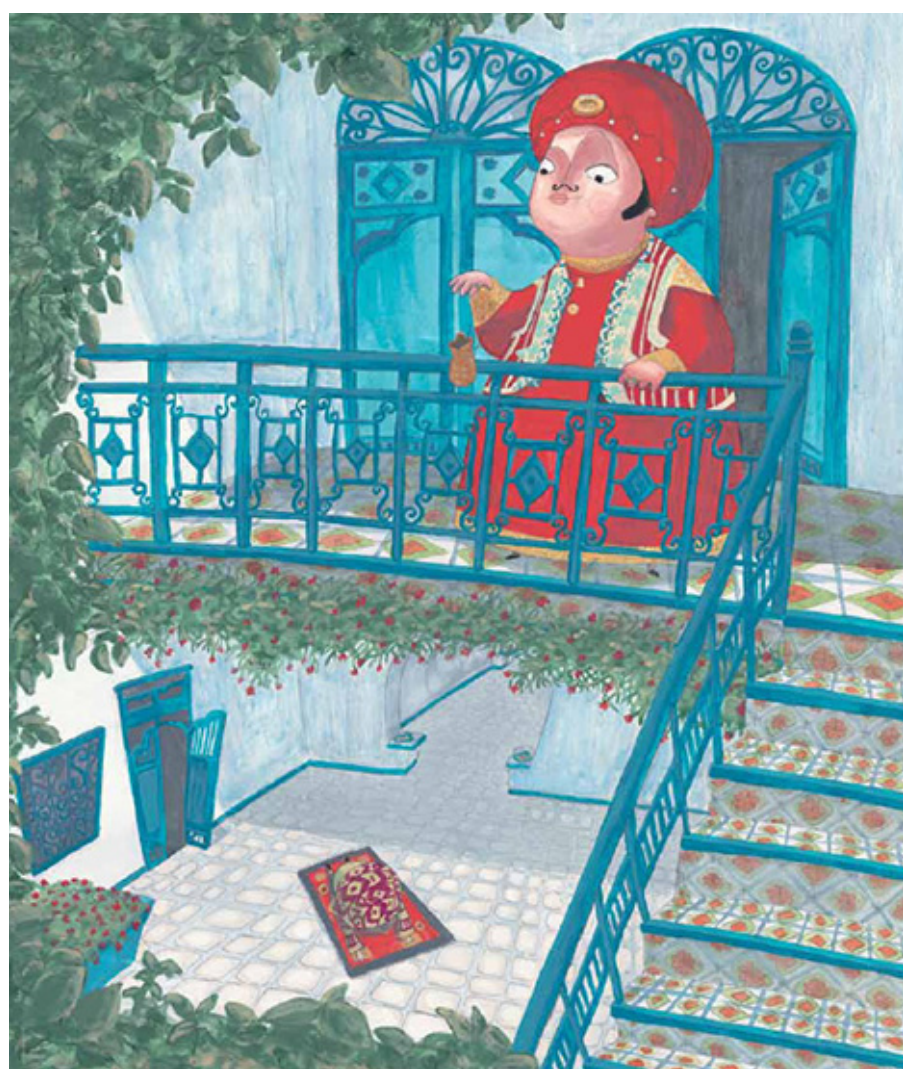
– Oui, mais l'oiseau dont tu parles a un don. Il parle.

– Mon dindon fait mieux que lui.

– Que fait-il donc de mieux ? Ne dis pas qu'il parle lui aussi.

– Il ne parle pas, il pense.





Jeha et le don du ciel

Depuis un certain temps, Jeha ne cessait de faire une étrange prière. En effet, chaque soir, il se mettait dans la cour de sa maison et suppliait Dieu à haute voix, les bras levés au ciel, de lui faire don de mille rials, pas un rial de moins.

– Si jamais il manquait ne serait-ce qu'un rial, précisait-il, je le refuserais.

Son voisin, un bijoutier prospère mais ô combien arrogant, le regardait d'un œil méprisant, du haut de sa terrasse qui surplombait la cour.

Un soir, alors que Jeha entamait son habituelle prière, il décida de lui jeter par-dessus la terrasse une bourse contenant neuf cent quatre-vingt-dix-neuf rials, pour voir quelle serait sa réaction.

A peine la bourse eut-elle atterri sur les pavés de la cour, que Jeha s'en empara, l'ouvrit et se mit à compter son contenu, sous le regard amusé du bijoutier. Puis, levant les yeux au ciel, il s'adressa à Dieu.

– Oh ! Merci mon Dieu ! dit-il, reconnaissant, mais vous me devez encore un rial. J'espère que vous me l'enverrez bientôt, ainsi ma prière sera entièrement exaucée.

Et au grand étonnement du bijoutier, il glissa la bourse sous sa ceinture et se dirigea vers sa chambre, la mine enjouée.

– Un don du ciel, dit-il, ça ne se refuse tout de même pas pour un rial qui manque.

Le bijoutier n'en revenait pas. Il descendit les marches en courant et s'en alla frapper à la porte de Jeha :

– Ouvre ! C'est ton voisin, Hâj Saïd le bijoutier.

– Que me veux-tu à cette heure-ci ? répondit Jeha en ouvrant la porte.

– J'ai deux mots à te dire, fit le bijoutier qui peinait à cacher sa colère.

– Je n'ai même pas le temps d'écouter un seul mot. Reviens demain.

– Ecoute-moi ! hurla le bijoutier, très en colère. La bourse que tu as ramassée dans ta cour il y a un instant m'appartient. Je voulais tout simplement te faire une plaisanterie.

– Qu'est-ce que tu me racontes ? s'étonna Jeha. C'était un don du ciel. Mes longues prières ont été enfin exaucées.

– Homme cupide ! cria le bijoutier, hors de lui. Cette bourse est à moi. Je te somme de me la rendre immédiatement, sinon je te traînerai devant le juge.

Pour toute réponse, Jeha lui claqua la porte au nez.

Le lendemain, tôt dans la matinée, le bijoutier revint à la charge. Il frappa tellement fort à la porte de Jeha que ce dernier fut réveillé avant l'heure.

– Toi ! fit Jeha, en se frottant les yeux. Que me veux-tu encore ?

– Je te donne encore une chance, dit le bijoutier, conciliant. Tu me rends ma bourse et on oublie tout.

– Il n'en est pas question, rétorqua Jeha. Cette bourse m'appartient. Elle m'est tombée du ciel.

– Dans ce cas, je suis obligé de te traîner en justice, le juge tranchera.

– Je ne peux pas me présenter devant le juge sans mon burnous, s'excusa Jeha. Ma femme n'a pas fini de le repriser.

– Je te prêterai un burnous, dit le bijoutier.

– Mon âne a la jambe cassée, prétendit Jeha. Je ne peux pas faire une si longue distance à pied.

– Je te prêterai un cheval, dit le bijoutier.

– Dans ce cas, il me faudra une selle. Le bât de mon âne n'ira jamais sur ton cheval.

– Qu'à cela ne tienne, dit le bijoutier. Je te prêterai une selle.

A bout de prétextes, Jeha accepta d'accompagner le bijoutier devant le juge. Ce dernier, connaissant bien les deux hommes, laissa Hâj Saïd formuler sa plainte avant de s'adresser à Jeha.

– Qu'as-tu à dire, Jeha, pour ta défense ? dit-il.

– Pauvre Hâj Saïd ! soupira Jeha d'une voix pleine de compassion. Comme c'est triste de voir un homme si gentil et si honnête perdre la raison !

– Que veux-tu dire ? demanda le juge, non sans étonnement.

Faisant deux pas en avant, Jeha s'approcha du juge et lui dit d'une voix que l'on pouvait entendre dans toute la salle d'audience :

– Depuis hier, il pense que tout ce que je possède lui appartient. Pas seulement ma bourse, mais tout ce que je possède. Ô juge ! Demandez-lui, par exemple, à qui est le burnous que je porte.

– C'est mon burnous, bien sûr ! s'écria le bijoutier.

– Voyez-vous ! s'exclama Jeha. Essayez autre chose, demandez-lui, par exemple, à qui est la selle qui est sur mon cheval.

– Mais, c'est ma selle, évidemment ! tonna le bijoutier, et ce cheval attaché dehors est le mien aussi ! Croyez-moi, ô juge, je lui ai tout prêté avant de venir ici.

– Vous voyez comment il est devenu, fit remarquer Jeha, en poussant un long soupir d'apitoiement. Pauvre Hâj Saïd ! Un voisin si respectueux, si généreux. Le voir dans cet état m'attriste.

– En effet, admit le juge, c'est triste de le voir dans cet état.

Après réflexion, ce dernier donna son verdict.

– Navré que vous en arriviez là, Hâj Saïd ! Je vous conseille de rentrer chez vous et de prendre congé. Je suis sûr que le repos vous fera du bien. Quant à toi Jeha, aucune plainte n'est retenue contre toi. Tu peux garder tes biens. Affaire suivante !

Les deux hommes quittèrent le tribunal et rentrèrent chez eux. Au moment où le bijoutier, triste et abattu, allait ouvrir sa porte, Jeha le rejoignit.

– Cher voisin ! dit-il. Voici ton burnous, ton cheval et ta selle. Je te les rends. Je n'en ai pas besoin.

– Et ma bourse ? s'empessa de demander le bijoutier,

– Voici ta bourse aussi. Maintenant, je ne te dois plus rien.

– Oh, que si ! fit le bijoutier. Je vais revenir à la cour, pour dire au juge désabusé que tout ceci n'était qu'un de tes mauvais tours, et je demanderai réparation.

– Je ne te le conseille pas, dit Jeha, menaçant. Tu sais que j'ai plus d'un tour dans mon sac.

– Ça c'est vrai, admit le bijoutier, après hésitation. Mais dis-moi alors, pourquoi tu m'as fait subir cette humiliation ?

– A cause de ton arrogance, conclut Jeha. J'ai voulu te donner une leçon pour que tu ne méprises plus les gens qui n'ont pas la chance d'avoir ta fortune.



Jeha et le voisin encombrant

Bien qu'il fût pauvre, Jeha avait le mérite de venir en aide à ses voisins dans la mesure du possible. Aussi, lorsqu'un nouveau voisin s'installa dans le quartier, Jeha l'accueillit à bras ouvert, lui prodigua ses conseils et lui donna le peu de choses qu'il pouvait donner.

Profitant de l'aubaine, le voisin ne cessa depuis ce jour-là de venir solliciter Jeha, chaque fois qu'il avait un souci. Il venait à tout moment de la journée, souvent pour des futilités, à tel point qu'il était devenu encombrant.

Outré, Jeha décida de changer de comportement à son égard. Pour rien au monde, il n'accepterait plus d'être dérangé de la sorte.

Un jour qu'il était sur la terrasse en train de colmater une brèche, il vit arriver son voisin.

– Jeha ! clama ce dernier. Peux-tu venir une minute ?

– Que veux-tu encore ? demanda Jeha, exaspéré.

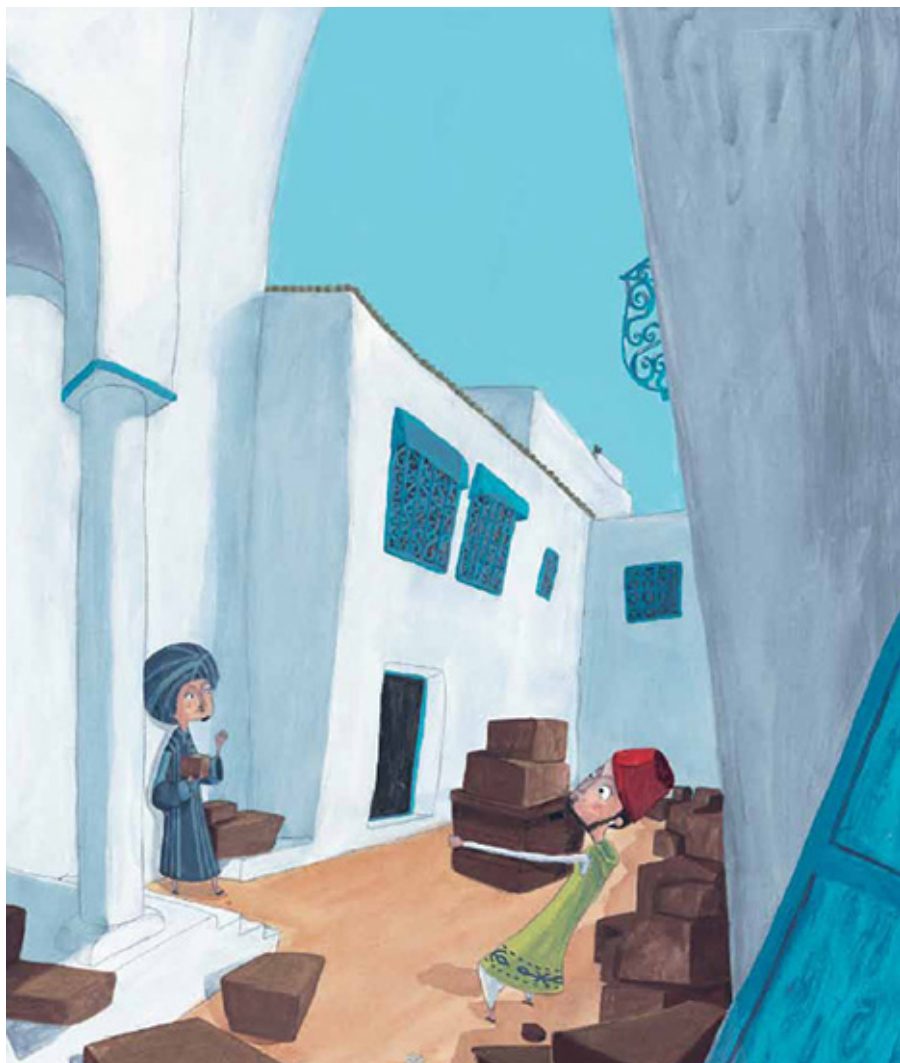
– Descends et tu sauras de quoi il s'agit.

Jeha descendit les marches à contrecœur. Une fois en bas, le voisin lui souffla à l'oreille qu'il avait besoin d'un peu d'argent.

– Suis-moi, lui dit Jeha en remontant les marches.

Le voisin le suivit. Lorsqu'ils se retrouvèrent face à face sur la terrasse, Jeha lui avoua qu'il n'avait pas le moindre sou.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit, sans m'obliger à monter ? râla le voisin, contrarié.



– Et toi, pourquoi tu ne me l’as pas demandé sans me forcer à descendre ? répliqua Jeha.

Nullement découragé, le voisin revint dès le lendemain frapper à la porte de notre homme.

– Pourrais-tu me prêter ta corde à linge ?

– Désolé, répondit Jeha, je suis en train de faire sécher du couscous dessus.

– Mais c’est impossible de faire sécher du couscous sur une corde à linge ! s’étonna le voisin.

– Tu sais, expliqua Jeha, quand on ne veut pas prêter sa corde, on peut faire sécher n’importe quoi dessus.

Il crut qu’il s’était débarrassé à jamais de ce voisin importun, mais c’était mal connaître l’effronterie du personnage. Car le lendemain, il

vint demander à Jeha de lui prêter son âne pour aller au marché.

– Désolé, répondit ce dernier. J'aurais bien aimé te rendre ce service, mais l'âne n'est pas là aujourd'hui.

A l'instant même, s'éleva un braiement fort provenant de la maison de Jeha, qui surprit le voisin et lui fit dresser les oreilles.

– Mais... c'est le braiement de ton âne ! fit-il, étonné. Pourquoi dis-tu qu'il n'est pas là ?

– Tu n'as pas honte ! s'offusqua Jeha. Comment oses-tu douter de ma parole et croire celle d'un âne ?

C'est à ce moment-là seulement que le voisin comprit enfin que Jeha ne pouvait plus le supporter. Il cessa dès lors de l'importuner.

Jeha et les voleurs de l'âne

Ainsi fut Jeha. Un homme à nul autre pareil, capable de trouver la parade à tous les coups, même lorsque la partie semblait perdue. Comme le jour où on lui a volé son âne.

Ce jour-là, il s'en fut au souk et se tint au milieu d'une foule dense, les traits tirés par la colère.

– Ecoutez-moi tous ! cria-t-il avec force. Cette nuit, quelqu'un a osé s'introduire chez moi et me voler mon âne. Alors, je vous préviens que, si mon âne ne m'est pas restitué dans les trois jours qui viennent, j'agirai de la même manière que feu mon père, le jour où son âne lui avait été volé. Je le jure devant Dieu. Vous en êtes témoins.

Et il rentra s'enfermer chez lui.

Ses menaces ne laissèrent pas les gens indifférents. Tous se mirent à la recherche de l'âne disparu, de peur que la colère de Jeha s'abatte sur eux sans distinction, et firent courir la rumeur sur les pires châtiments qu'il réserverait aux ravisseurs.

Cela ne tarda pas à parvenir au chef des brigands.

– Vous n'avez pas trouvé mieux que Jeha ? fit-t-il, furieux contre ses compères. Cet homme est le diable en personne. Il ne nous lâchera pas.

– Comment le savoir, chef, dirent-ils, la tête baissée. Il faisait tellement noir.

– Bande de crétins ! Par votre faute, ce maudit âne nous brûle déjà les mains comme une patate chaude.

– Dis-nous ce qu'il faut faire, chef.

– Eh bien ! Nous résigner à rendre l'âne à son maître, dit-il, sans se départir de sa colère. Nous ne pouvons, hélas, ni le vendre ni le cacher, maintenant que nous avons toute la ville à nos trousses.

– Oui, mais... on risque de se faire attraper par Jeha, la main dans le sac, fit remarquer un des brigands.

– Dans ce cas, conclut leur chef, il vaut mieux le lâcher dans la nature, en pleine nuit. Ni vu ni connu.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Aux premières lueurs de l'aube, des gens qui partaient au travail trouvèrent un âne gris, errant dans les ruelles de la ville.

– Ça ne peut être que l'âne de Jeha, dit l'un d'entre eux.

Ils s'en saisirent et le ramenèrent chez son maître. A peine

s'étaient-ils arrêtés devant la porte, que l'âne se mit à braire, en remuant joyeusement la queue.

Jeha, qui venait de se réveiller, reconnut ce braiment. Il sortit à la hâte et fut agréablement surpris de retrouver son âne.

– Ah ! Te voilà enfin de retour ! dit-il, ravi, en caressant tendrement la crinière de l'animal. Je suis très content de te revoir.

Il remercia les braves gens de lui avoir ramené son âne sain et sauf, et s'apprêta à regagner son domicile, lorsque quelqu'un l'appela :

– Hé, Jeha ! Qu'aurais-tu fait si on ne t'avait pas ramené ton âne ?

– Eh bien ! La même chose que mon père lorsqu'on lui a volé son âne.

– Et qu'a-t-il fait alors ?

– Il est allé en acheter un autre.

Il poussa l'animal et rentra derrière lui, les laissant sans voix.



Jeha et l'usurier

Vous l'avez certainement compris, chers lecteurs, Jeha était de situation très modeste, pauvre même. Aussi était-il souvent contraint d'emprunter de l'argent à un usurier pour faire face aux difficultés.

Homme sans scrupules, ce dernier profitait de la misère des gens pour s'enrichir, en leur faisant payer très cher leurs emprunts. Au fil des jours et des mois, les dettes de Jeha s'accumulèrent à un tel point que l'usurier réclama que son argent lui soit rendu sans plus tarder. N'ayant pas de quoi rembourser ses dettes, Jeha usa alors de malice. Il vint le voir et lui dit :

- Donne-moi un délai et tu verras que je tiendrai parole.
- Non, dit l'usurier.
- Juste un jour, supplia Jeha, et tu auras ton argent.
- Je ne veux rien entendre.
- Allez ! Tu t'es montré si patient avec moi jusque-là, qu'un jour de plus ou de moins ne changera pas grand-chose.
- D'accord, approuva enfin l'usurier. Un jour, rien de plus.
- Oui, mais c'est à partir de demain que notre accord prendra effet.
- Comment ça ?
- Demain, ajouta Jeha, quand tu me verras, tu patienteras un jour avant de me réclamer ton dû. Nous sommes bien d'accord ?
- Tout à fait.
- Je t'en serai reconnaissant, mais promets-moi que tu ne changeras pas d'avis.
- C'est promis, assura l'usurier. Tu as ma parole.





Et alors que Jeha repartait satisfait, l'usurier, ne se sentit pas rassuré pour autant, car il savait que lorsqu'on avait affaire à un personnage aussi futé que Jeha, il fallait s'attendre à tout. La suite des événements ne lui donna pas tort. En effet, lorsqu'il se rendit le lendemain chez Jeha, celui-ci l'accueillit froidement :

– Ne me dis pas que tu as changé d'avis.

– Pas du tout. Pourquoi ?

– Parce que nous avons convenu hier que lorsque tu me verras, tu reporteras ta réclamation d'un jour. Au cas où tu l'aurais oublié, tu m'as donné ta parole d'honneur.

– D'accord, fit l'usurier à contrecœur. Alors à demain.

Le jour suivant, pareil. Dès qu'il eut ouvert la porte, Jeha fit semblant de s'étonner de la présence de l'usurier.

– Toi ! Que viens-tu faire ici ?

– Il me semble que nous avons prévu de nous rencontrer aujourd'hui, ironisa l'autre.

– A quel sujet ? feignit Jeha.

– Ecoute. Tu me dois de l'argent, beaucoup d'argent même, répondit l'usurier, exaspéré, et je suis venu le récupérer. Dois-je croire que tu l'as oublié ?

– C'est plutôt toi qui as oublié notre accord, s'indigna Jeha. Tu m'avais pourtant promis de tenir parole.

– Mais...

– Il n'y a pas de « mais » qui tienne, rétorqua sèchement Jeha. Selon les termes de cet accord, tu t'es engagé à reporter d'un jour ta réclamation, lorsque tu me vois. C'est le cas aujourd'hui, et tu dois respecter ton engagement. Alors, à demain.

Et il claqua la porte, laissant le pauvre usurier fulminer de consternation. Ce fut ainsi, de jour en jour. Chaque fois que l'usurier se présentait pour réclamer son argent, Jeha le renvoyait, en utilisant le même argument.

Le clou de Jeha

Las de courir après Jeha pour se faire rembourser, l'usurier s'en fut porter plainte devant le juge. Ce dernier convoqua Jeha et lui signifia l'accusation.

– Cet homme t'accuse de refuser de lui rendre l'argent que tu lui as emprunté. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

– J'avoue lui devoir de l'argent, reconnut Jeha, mais je n'ai jamais refusé de payer mes dettes. Seulement, je traverse une période difficile, et il m'est impossible pour le moment de le rembourser.

– Tu n'as pas quelque chose de valeur qui puisse être vendu pour le rembourser ? Un terrain, des bijoux...

– Non, je ne possède rien.

– Si ! s'écria l'usurier. Il possède une maison. Il n'a qu'à la vendre et s'acquitter de ses dettes.

– C'est une vieille maison, se défendit Jeha. Personne n'en voudrait, même à un prix dérisoire.

– Ô juge ! fit l'usurier. J'ai un marché à lui proposer, si vous le permettez.

– Je t'écoute.

– Pourquoi ne me cèderait-il pas sa maison ? Aussi vieille soit-elle, je suis prêt à l'acquérir en échange de la somme d'argent qu'il me doit.

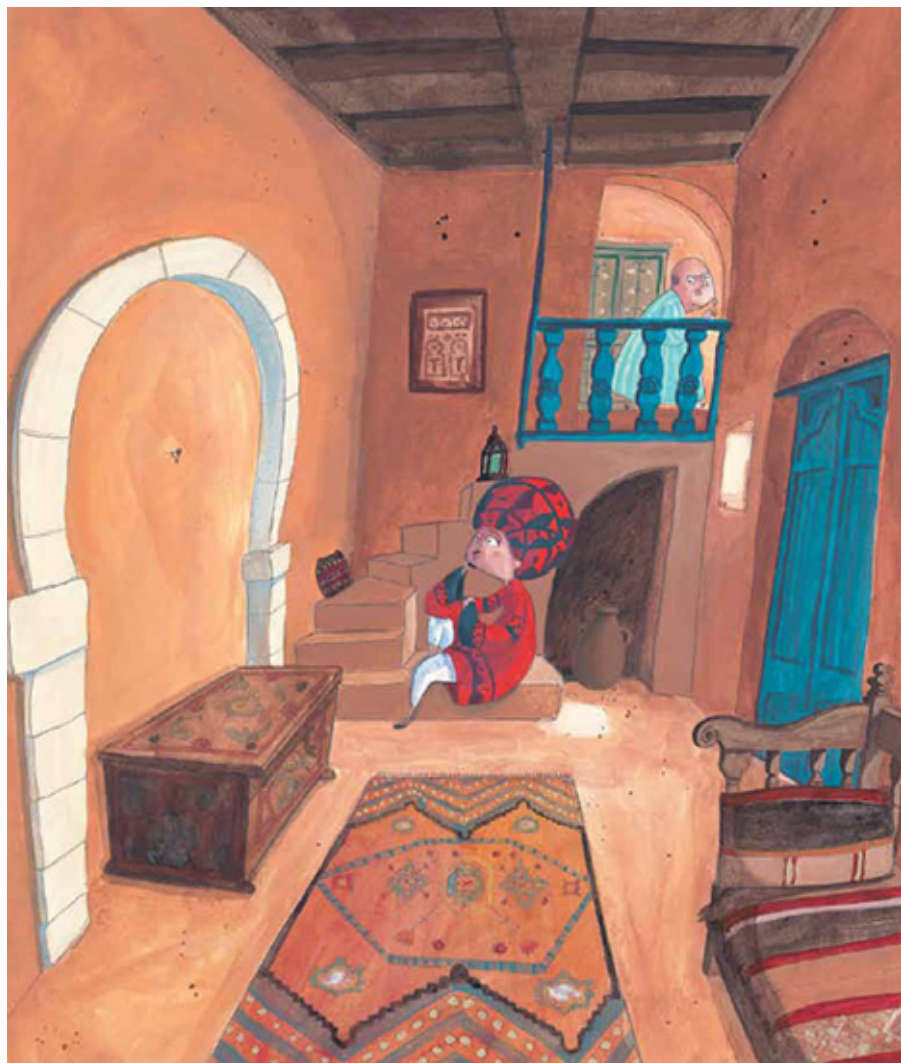
– C'est une idée, estima le juge. Qu'en penses-tu, Jeha ?

Pris à la gorge, Jeha sentit qu'il allait tout perdre, même le toit qui l'abritait. En moins de temps qu'il fallait pour le dire, il trouva une astuce.

– Je suis d'accord, dit-il, mais à deux conditions.

– Lesquelles ? demanda le juge.

– Premièrement, ma maison vaut beaucoup plus que la somme que je lui dois, et je ne la lui cèderai que lorsqu'il m'en aura payé la différence. Deuxièmement, il faut qu'il accepte de garder planté dans un mur un clou, que je pourrais venir voir quand bon me semblerait.



– La première condition me paraît logique, estima le juge. La deuxième, en revanche, l'est beaucoup moins.

– C'est un clou qui m'est très cher, ô juge ! se justifia Jeha. Il me rappelle tant de souvenirs.

– Qu'en dis-tu, usurier ? fit le juge.

Ce dernier tergiversa longuement, négocia âprement le prix de la maison et finit par accepter la médiation du juge, qui proposa un montant raisonnable dont une partie sera versée à Jeha, après la déduction du crédit. Quant à la deuxième condition, l'usurier la trouva tellement ridicule qu'il ne s'y attarda pas.

Grosse erreur ! Car, une fois qu'il eût quitté son domicile pour se loger dans une chambre de caravansérail, Jeha ne cessa de venir chez le nouveau maître des lieux pour lui demander la permission d'aller

voir son clou. Il venait tous les jours, matin et soir, et restait des heures à contempler le clou. Parfois, il apportait des vêtements sales et les accrochait au clou.

– Enfin ! protesta l’usurier. Tu ne vois pas que tu nous rends la vie impossible !

– Tu n’as pas honte ! s’indigna Jeha. Tu me prives de ma maison et maintenant tu veux me priver de mon clou !

– Mais jusqu’à quand tu vas nous importuner ? C’est devenu insupportable.

– Va le dire au juge.

Un jour, il ramena même un gigot d’agneau et le laissa suspendu pendant une semaine à tel point que la maison devint inhabitable, à cause de la puanteur.

– C’est inadmissible ! fit l’usurier, blême de colère.

– C’est mon clou, rétorqua Jeha. Je suis libre d’y accrocher ce que je veux.

Au bout de quelque temps, excédé d’être importuné devant sa femme et ses enfants, l’usurier rendit les clés à Jeha qui reprit sa maison sans en payer le prix.

Jeha et l'âne du roi

Cette histoire eut le mérite d'inciter Jeha à chercher du travail pour gagner sa vie et éviter de s'endetter. Désormais, il était prêt à accepter tout ce qu'on lui proposerait, même les tâches les plus délicates. Aussi lorsque le roi d'un pays voisin envoya un émissaire pour louer ses services, il n'hésita pas un instant à saisir l'opportunité, malgré l'énormité de la tâche.

Ce jour-là, l'émissaire lui raconta que le roi avait reçu en cadeau un âne de couleur très rare. Un de ses courtisans lui dit un jour :

– Ô roi ! Cet âne si original doit être fort intelligent, et je ne serais pas étonné qu'il puisse apprendre à lire.

L'idée plut au roi. Il exprima aussitôt sa volonté d'engager un professeur pour instruire son âne, avec la promesse de le couvrir d'or en cas de réussite. Mais malgré l'offre alléchante, personne ne se présenta. Il demanda conseil auprès de son ministre et de ses courtisans. Tous lui conseillèrent Jeha, le seul au monde à leurs yeux qui soit capable d'accomplir une telle mission.

Jeha accepta l'offre et, dès le lendemain, monta sur son propre âne, le fameux Jahjough, et accompagna l'émissaire jusqu'au palais du roi. Celui-ci l'accueillit avec les honneurs et lui confia l'âne.

Pour éviter les curieux, Jeha se retira dans une ferme isolée où il s'occupa de l'âne du roi. Il revint quelque temps plus tard avec l'animal et un grand livre.

– Quelles sont les nouvelles, professeur Jeha ? lui demanda le roi.

– Excellentes, Sire, annonça Jeha. Votre âne a parfaitement appris ses leçons.

– C'est formidable ! s'écria le monarque. Vu son intelligence, je m'y attendais un peu. Alors, montrez-nous ce qu'il sait faire.

– Avec plaisir.



Devant la cour assemblée, Jeha tendit le livre devant l'âne, qui se mit à tourner les pages à l'aide de son sabot. Il baissait la tête comme s'il se plongeait dans la lecture, puis la levait et se penchait vers son maître comme s'il lui murmurait à l'oreille. Cela se reproduisit plusieurs fois, à tel point que l'assistance, ébahie, ne put retenir des cris d'admiration. Ravi, le roi loua le mérite de Jeha et le gratifia de mille rials. Sans attendre, ce dernier chargea, le jour même, sa récompense sur le dos de son âne et quitta le pays.

De retour chez lui, il vendit sa vieille maison et en acheta une autre, beaucoup plus grande et somptueuse. Il changea de tenue et se comporta comme l'un des dignitaires du pays. Intrigué, un de ses amis lui demanda d'où venait toute cette fortune. Jeha lui raconta comment le roi d'un pays voisin lui en avait fait don pour le remercier d'avoir

appris à lire à son âne.

– Tu as appris la lecture à un âne ! s'exclama l'ami, fort étonné. Je savais que tu étais très fort, mais pas à ce point.

– Allons. Crois-tu vraiment qu'un âne puisse jamais apprendre à lire ? fit Jeha.

– Comment as-tu fait alors ?

– C'est simple. Pendant plusieurs jours, je lui ai appris comment tourner les pages d'un grand livre avec ses sabots. Pour ce faire, je mettais à l'intérieur des pages un peu de foin, que l'âne mangeait à chaque fois qu'il tournait une page. Devant le roi et sa cour, je lui ai donné le livre et il a tout de suite commencé à tourner les pages pour chercher le foin, et comme il ne le trouvait pas, il se tournait vers moi pour m'en demander. Tous crurent alors qu'il avait appris à lire. Une fois récompensé, je me suis sauvé par crainte d'être démasqué. Voilà tout.

– Tu es vraiment l'homme le plus rusé au monde, fit l'ami, élogieux.

Et si jamais un jour le roi s'apercevait de la supercherie, il pourrait envoyer ses soldats s'emparer de Jeha et le mener à la potence, me diriez-vous.

N'ayez crainte, chers lecteurs, Jeha saura trouver une astuce pour retourner la situation en sa faveur. N'est-il pas le malin aux mille ruses ?



***Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !***

Chez le même éditeur en numérique

Aux origines du monde

Contes et légendes de France

Contes et légendes du Japon

Contes des peuples de la Chine

Contes et légendes de Flandre

Contes et légendes de Centre-Asie

Contes et récits des Mayas

Contes et légendes du Maroc

Contes et mythes de Birmanie

Contes et légendes de Turquie

Contes et légendes de Suède

Contes et légendes de Corée

Contes et légendes d'Espagne

Contes et légendes des Comores

Contes et légendes d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche

Contes et histoires pygmées

Contes et légendes de Russie

Contes et traditions d'Algérie

Contes et légendes des Inuit

Contes et légendes d'Italie

Contes et légendes du Burkina-Faso

Contes des Juifs de Tunisie

Contes et légendes des Philippines

Contes et légendes des Balkans

Contes et légendes de Tunisie

Contes et légendes de Thaïlande

Contes et légendes d'Ukraine

Contes et légendes de Kabylie

Contes et légendes tziganes

Contes et légendes du Vietnam

Histoires du roi Salomon

Contes et légendes de Madagascar

Contes et légendes de Bornéo

Contes et légendes haoussa du Niger

Contes et légendes du Cameroun

Contes et légendes des Amérindiens

Contes et légendes de Laponie

Petits rusés et grands malicieux

Les aventures d'Apendi

Les aventures d'Askeladd

Les aventures de Jeha

Les aventures de Zolo

Les aventures de Compère Lapin

Autres publications

Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen

Droit et littérature dans le contexte suédois

TEXTES : Boubaker Ayadi
ILLUSTRATIONS : Julie Wendling

© Flies France
Tous droits réservés
www.fliesfrance.fr

© 2015, Version numérique Primento et Flies France

e-ISBN : 978-2-37380-039-5

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs